

UMBRICA (TABULAE IGUVINAE)

W. A. BORGEAUD

A La Formule: *Vatuva Ferine Fetu*

Ernout, dans son excellente mise au point (linguistique) intitulée “Le Dialecte Ombrien” ([Paris 1961] 135), constate, à propos de *vatuva* et de *ferine*: “étymologie inconnue, sens incertain.” Grammaticalement, on peut en effet, et même, semble-t-il, on doit analyser *ferine* comme le locatif d’une structure **feriō*, gén. **ferin-eis*, du type sabellique **nātiō*, gén. **natin-eis* répondant au latin *nātiō*, gén. *nātiōn-is* (is(*es), *legiō*, gén. *legiōn-is*. Mais on ne connaît pas le sens lexical de *ferine*: peut-être un réchaud ou gril portatif?

Quant à *vatuva*, Ernout a bien raison de signaler qu’on n’en connaît pas l’étymologie, et de souligner que l’ingénieuse interprétation de Bottiglioni (*vatuva* = latin *latera* “les flancs, les côtes”) et de Poultney (avec variation de radical comme dans *pecu-pecus*) reste fragile.

Mais je crois qu’Ernout a tort de dire: “sens incertain.” Son ouvrage, par ailleurs un modèle de méthodologie dans le sens purement grammatical et lexical du terme, montre une espèce de dédain pour l’analyse ritualiste, pourtant nécessaire à l’étude du plus long texte liturgique de l’Antiquité pré-chrétienne.

Des gens fortement intéressés par le rituel, Devoto, Olzscha, Pfiffig, ont flairé le sens de *vatuva*: “victimes.” Olzscha, deux ans après la parution du livre d’Ernout, a même précisé: “celles qui doivent être abattues, assommées” (Glotta 41 [1963] 89). Ce point de vue, correct, est souligné, corroboré, par Pfiffig dans sa “Religio Iguvina” ([Vienne 1964] 69, note 182); Pfiffig y montre bien trop souvent un excès de confiance en des étymologies plus que suspectes, mais il n’en a pas moins brossé une esquisse courageuse et nécessaire, avec tous ses défauts, du rituel ombrien. Dans son ouvrage, il insiste sur la distinction entre sacrifices sanglants et non sanglants (par exemple p. 64). Malheureusement, les arguments linguistiques invoqués par Olzscha (auquel Pfiffig se réfère) pour étayer son intuition correcte (“celles qu’il faut assommer = les victimes”) ne valent que pour le suffixe-*tō*: cf. par exemple slavon *žrbtva* “victime, bête à sacrifier” = *laudanda*, du groupe *grātus*, cf. L. Sadnik et R. Aitzetmüller, *Handwörterbuch zu den Altkirchen Slavischen Texten* (1955) 170. Mais les homologues étymologiques avancés par Olzscha, letton *vāts* “blessure,” slave *vada* “tare, défaut,” grec *ἄτη*, sont complètement en l’air, et ont des étymologies incertaines.

Je me permets de présenter une étymologie plus solide, sinon certaine. Il existe en breton un féminin *laz* “latte, bâton,” d’où est tiré le verbe *lazañ* “assommer; tuer,” le nom (post-verbal) *laz* “meurtre,” *lazdi* “abattoir(s),” *laziad* “victime d’un meurtre.” Or la langue liturgique chrétienne, en Bretagne comme ailleurs, a emprunté beaucoup de termes à la vieille liturgie païenne: cf. *aberz* “offrande, sacrifice,” gallois *aberth*, irlandais *aubbirt* (accusatif), *edpart-edbart*, *idpart-idbart* (*ad(-ud)-bher-t-, ou *áti/*éti(-ud)-bher-t-). Le vieux mot **lītu* “rituel, solennité religieuse,” se trouve combiné avec des éléments du groupe *lazañ* “assommer à coups de latte,” dans des mots tels que *lidlazañ* “sacrifier,” *lidlaziad* “victime,” *lidlazer* “sacrificateur.” Le mot *laz* “latte, bâton” se retrouve en gallois et en irlandais, et la base celtique en est **sladdā* (*slatnā). Le verbe moyen-irlandais *slaidid* “il tue, il assomme” repose sur **sladdiō*. En germanique, le groupe homologue ne présente pas d’s initiale: *laþþō (*lattā (anglais *lathe*)). Le meilleur tableau synoptique de la question *latte* se trouve dans le dictionnaire étymologique de l’allemand, de Kluge-Mitzka, s.v. *Latte*.

Eh bien, j’estime que l’ombrien (neutre pluriel) *vatuva* repose sur **latti-tuā*, et désigne en effet, comme le pensait Olzscha et comme l’approuvait Pfiffig, “celles qu’il faut assommer, les victimes”: d’un verbe **lattiō* “abattre à coups de latte.” Dans les “Papers on Italic Topics presented to James Wilson Poultney” (*The Journal of Indo-European Studies* [21 mai 1973] 1.3.318 ss.) Eric P. Hamp a souligné l’importance du rapport étymologique entre le nom du “flamen” ombrien (ařfertur (*ad-fertor) et le nom celtique du sacrifice (*ad-bher-t-), nom celtique signalé ci-dessus. Il est étrange, d’ailleurs, que Hamp soit le premier, en 1973, à signaler ce rapport, fondamental pour l’histoire de la religion indo-européenne. On aurait dû y penser plus tôt. A ses très intéressantes observations, Hamp aurait pu ajouter, par exemple, que l’idée de “porter, apporter,” inhérente à celle de “sacrifice,” explique un nom védique du sacrifice, *adhvará*: “le chemin.” C’est en effet par un chemin qu’on “apporte.”

De toute manière, après l’alerte sonnée par Hamp, on voit que les rapports italo-celtiques doivent être ré-étudiés de plus près. J’estime que *vatuva* “victimes” entre dans ces rapports-là. En outre, je donne raison à Poultney qui n’est pas éloigné de croire que l’hapax *vatra* peut être “an erroneous spelling” de *vatua* (cf. Ernout 135): ce qui éliminerait la théorie, “latera,” ou, du moins, l’affaiblirait encore, en dépit de Poultney.

Je souligne ici que je considère mon étymologie de *vatuva* comme assez vraisemblable, mais non comme absolument évidente. Je parierais plus gros sur les étymologies B (*mefa spefa*) et C (*kutef, kunikaz*) que je vais proposer ci-dessous.

B La Formule: *Mefa Spefa*

Il serait sans intérêt de passer en revue la bibliographie, assez riche mais peu substantielle, des travaux parus au sujet de cette formule.

Ce qui paraît solide, c'est que *mefa* repose sur *mēnsā(m)* et représente l'analogue ou l'homologue de la *mēnsa* table-gâteau rituel rond de Virgile (celle que les compagnons d'Enée devaient manger pour accomplir la prophétie de Célaeno), et aussi, ajoutai-je, l'homologue des gros gâteaux ronds et comme tressés ou brodés qu'on voit dans la main des grandes statues féminines de Tibur. On est amené à penser que ce sont des lunes: *mēns-ā*.

Quant à *spefa*, comme le rappelle Ernout 96, elle sort de **spensām*. On pensait autrefois au grec *σπένδω*, mais ce dernier fonctionne assez mal avec *mefa* (un solide), et d'ailleurs l'ombrien participe du vocabulaire du Nord-Ouest beaucoup plus que de celui de l'aire albano-gréco-arménienne. Kretschmer et Poultney, comme le signale Ernout, pensaient au latin *pendere* et traduisaient *mefa spefa* par: "mefa mesurée et pesée," en somme, gâteau rond assigné selon la mesure rituelle. Ernout souligne que dans ce cas on s'explique mal la présence d's initiale.

Mais *pendere* appartient au vieux groupe artisanal de germanique *spinnan* "filer," baltique et slave *pinti* "tresser, faire grimper en tordant, pendre," groupe qui a, ou n'a pas d's initiale. On appelle ça l's mobile: cf. ci-dessus celtique **sladdā* et germanique **laþþō* (**lattā* "latte.")

Je pense alors au mot français "tresse," qui désigne une sorte de gâteau.

Il suffit de feuilleter et d'étudier soigneusement, sous les mots *pinti* et *pītas* (= *pīntas* "tressé"), l'admirable *Litauisches Etymologisches Wörterbuch* d'Ernst Fraenkel, pour trouver une confirmation: letton *pīcis*, *pīcenis* "bouillie de petits-pois et de chanvre, boule faite de cette bouillie," pîte "pâté, gâteau." Tout ça, c'est des *tresses*.

L'ombrien *mefa spefa* désigne donc un gâteau lunaire et rituel *tressé*: **mēns-ā *sp̩-d-tā*. Il suffit de consulter de bons dictionnaires latins pour constater que la lune était considérée comme un tissu, une toile (ajoutons: un ouvrage d'osier) continuellement en voie de diminution ou de réfection (cf. *texere*, *retexere*).

C La Formule: *Kutef Pesnimu*

Ernout 114 observe à juste titre: "(kutef)¹ désigne une attitude prescrite à l'officiant." Il établit le parallèle avec la formule *taçez pesnimu*,

¹L'etymologie cavère-cautus n'a aucune chance. Où trouver, en effet, un verbe **kūtejō?* (en ombrien, on aurait **kīt-*). Quant à **kautejō*, il est complètement en l'air (en outre, il donnerait **kōt-*).

où *taçez* se révèle issu de **taketos-tacitus*, comme le prouve le pluriel *tasetur* (**taketōs-taciti*). Nous sommes dans le groupe de gotique *þahan* “se taire,” donc, comme il fallait s’y attendre, dans le vocabulaire du Nord-Ouest. Quant à *pesnimu*, on sait depuis longtemps que c’est une forme verbale impérative qui veut dire “qu’il prie.” L’analyse de *spefa* (**spn-d-tā*) va nous fournir la clé de *kutef*. Il s’agit tout simplement du participe passé passif de l’homologue ombrien du verbe latin *contendere* “tendre, bander (un arc), concentrer (son esprit)”: donc nous avons **kon-tṇ-d-tos* **kontēnssos* **kontēfos* **kontēf*, qu’on écrit, avec les moyens du bord, *kutef*. L’officiant, l’orant, est donc “tendu, concentré.” Le latin *intēnsus* s’écrirait en ombrien **itef*.

Le type *spefa* (**spṇdtā*) répond rigoureusement à *pēnsus*; le type *kutef* (**kon-tṇdtos* ne répond pas au classique *contentus* “tendu,” mais au post-classique et chrétien **contēnsus* (sabellisme?), et, naturellement, au type *dēfēnsus* (**dē-gʷhṇdtos*. **Contēnsus* n’est pas directement attesté, mais l’on a *intēnsus*, et *intēnsiō* (Sénèque).

Un troisième adjectif employé par les Tables pour désigner l’attitude de l’orant, c’est *kunikaz-conegos*. Les étymologies proposées jusqu’ici (nītor et cōnīveō) supposent une labio-vélaire aspirée qui aboutirait en ombrien au son f. On attend donc **kunifaz-conefos*. Pour ma part, je pense plutôt à un **kon-iugātos*, en rapport avec le latin *coniugātus* et avec l’élément védique *yuj*—“atteler, attelage,” si bien connu par le terme *yōga*—“attelage de la pensée, concentration de la pensée vers le but spirituel.” Il s’agirait d’un rapport étymologique italo-aryen dans le domaine de la prière, de la religion. Il s’agirait en outre d’une métaphore tirée du vocabulaire de la charreterie indo-européenne.

L’orant ombrien était donc, à mon avis, ou bien *kutef* *“*contēnsus*,” ou bien *taçez* “*tacitus*,” ou bien *kunikaz* “*coniugātus*.”

CONCLUSION

Les cas A (*vatuva*), B (*mefa spefa*) et C (*kutef*, *kunikaz*) semblent démontrer, une fois de plus, que pour l’élucidation des parties encore obscures du vocabulaire ombrien, on doit compter d’abord, et naturellement, sur le concours du latin; en second lieu sur le concours du celtique et du germanique (cf. *spinnan* “filer” pour *spefa*); en troisième lieu sur le concours de la vieille aire latérale aryenne, c’est-à-dire indo-iranienne.